

Éva Buchi (ATILF/CNRS)

Séminaire interne ATILF/CRAPEL 27 mai 2005

## Méthodes en étymologie (gallo-)romane

1. Introduction : pourquoi cette prédilection des romanistes pour la linguistique historique ?
2. Définition de l'étymologie
3. Survol rapide des piliers de la recherche étymologique
4. Application à l'étymologie de galloroman *cazavec* n.m. "caraco"
5. Conclusion : l'étymologie contribue à l'élucidation de phénomènes anomaux en synchronie

# 1. Introduction : pourquoi cette prédilection des romanistes pour la linguistique historique ?

## 1.1. Langue d'origine attestée dans une large variation diasystémique

- Diachronie : tradition écrite continue : latin primitif (7<sup>e</sup>/6<sup>e</sup>—3<sup>e</sup> s. av. J.-Chr.), latin archaïque (3<sup>e</sup>—1<sup>er</sup> s. av. J.-Chr.), latin classique (1<sup>er</sup> s. av. J.-Chr.—1<sup>er</sup> s. apr. J.-Chr.), latin postclassique (1<sup>er</sup>—2<sup>e</sup> s. apr. J.-Chr.), latin tardif (3<sup>e</sup>—5<sup>e</sup> s. apr. J.-Chr.), puis passage aux langues romanes (6<sup>e</sup>—8<sup>e</sup> s. apr. J.-Chr.)<sup>1</sup>
- Diaphasie : langue littéraire (variété de base) ↔ langue familière (auteurs comiques et satiriques, correspondance familière, épigrammes)<sup>2</sup>
- Diastratie : langue du patriciat (variété de base) ↔ «latin vulgaire» (Pétrone : convives du festin de Timalcion ; épitaphes, inscriptions votives ; textes de caractère technique)
- Diatopie : langue de Rome (variété de base) ↔ variétés régionales (mais très peu tangibles)

## 1.2. Famille linguistique large à articulation claire et à tradition écrite continue :<sup>3</sup>

Italien : depuis fin 8<sup>e</sup>/début 9<sup>e</sup> s. (*Indovinello veronese*) ou 960/963 (*Placiti cassinesi*)

Français : depuis 842 (*Serments de Strasbourg*) ou environ 890 (*Séquence de sainte Eulalie*)

Espagnol : depuis le milieu 10<sup>e</sup> s. (*Glosas emilianenses*)

Sarde : depuis 1080/1085 (*Privilegio logudorese*)

Portugais : depuis 1192 (acte notarial)

Catalan : depuis environ 1200 (homélies d'Organyà)

Roumain : depuis 1521 (lettre du boyard Neacșu)

## 1.3. Donc situation particulièrement privilégiée

«The greatest contribution of Romance studies must surely be to comparative philology reconstructionist techniques, as Romance is the only extended 'family' with a well-attested 'mother' (*Ursprache* or *protolanguage*), so that reconstructed forms can be matched with attested equivalents.»

(Rebecca Posner, *The Romance Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, 11)

→ Devoir à accomplir envers la linguistique générale

<sup>1</sup> Selon Jean-Marie Klinkenberg, *Des langues romanes. Introduction aux études de linguistique romane*, Bruxelles, Duculot, 1999<sup>2</sup> [1994<sup>1</sup>], 107-112.

<sup>2</sup> Selon Joseph Herman, "Les variétés du latin", in : Günter Holtus et al. (éd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, vol. II/1, Tübingen, Niemeyer, 1996, 44-61.

<sup>3</sup> Selon Klinkenberg, *op. cit.* n. 1.

## 2. Définition de l'étymologie

### 2.1. Premières approches

«L'*étymologie* est la recherche des rapports qu'un mot entretient avec une autre unité plus ancienne qui en est l'origine.»

(Jean Dubois *et al.*, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973)

«On appelle *étymologie* l'étude de l'ascendance et de la filiation des mots, autrement dit leur histoire phonétique, morphologique et sémantique»

(Franck Neveu, *Lexique des notions linguistiques*, Paris, Nathan, 2000, s.v. *étymon*)

### 2.2. Étymologie-histoire du mot

«La notion même d'étymologie est devenue ambiguë. Désormais il y aura deux sortes d'étymologies : d'une part l'étymologie au sens phonétique, traditionnel, au sens du XIX<sup>e</sup> siècle : *l'étymologie-origine*. D'autre part, l'étymologie au sens sémantique, moderne : *l'étymologie-histoire du mot*. Les travaux de Gilliéron ont ouvert la brèche. Il a déclaré la guerre à l'ancienne conception de l'étymologie en la comparant à une biographie de Balzac qui ne se composerait que de deux phrases : 'Balzac, assis sur les genoux de sa nourrice, était vêtu d'une robe bleue, rayée de rouge. Il écrivit la *Comédie humaine*.' L'étymologie, au sens moderne, c'est donc la *biographie* du mot»

(Kurt Baldinger, "L'étymologie hier et aujourd'hui", *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises* 11 [1959], 233-264 [239])

### 2.3. Étymologie-rapport

«Per lo studioso di lingue romanze non si tratta dunque di operare secondo i canoni della cosiddetta *étymologie-origine*, quanto quelli dell'**étymologie-rapport**, naturalmente comprendendo in questa formulazione anche **fattori semantici, geografici e geo-culturali**, come più esplicitamente diremo più avanti. In questo modo, tra gli studiosi di lingue indoeuropee e quelli di lingue romanze si è determinata quasi una sorta di spartizione tacita del lavoro etimologico ; per cui i romanisti si accontentano normalmente dell'etimo latino o della eventuale base di sostrato o superstrato e non arretrano nella loro ricerca fino alle radici indoeuropee.»

(Max Pfister/Antonio Lupis, *Introduzione all'etimologia romanza*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2001, 37)

### 2.4. Étymologie intégrée

«**Integrated etymology** [...] should, if properly engaged in, constantly enrich the stock of knowledge in those domains of knowledge that guide the word-biographer in his gropings. This attitude or expectation greatly increases the practitioner's responsibility. Far from being satisfied with briefly gratifying a casual reader's perhaps idle curiosity, he will want to adopt a **give-and-take attitude** toward several powerfully-entrenched citadels of broadly-historical and narrowly-linguistic knowledge. Integrated etymology is a science of the future [...]

(Yakov Malkiel, *Theory and Practice of Romance Etymology. Studies in Language, Culture and History*, Londres, Variorum Reprints, 1989, I/5)

### 3. Survol rapide des piliers de la recherche étymologique

#### 3.1. Phonétique historique

|                  |                     |                      |               |
|------------------|---------------------|----------------------|---------------|
| fr. <i>moi</i>   | italien <i>me</i>   | espagnol <i>me</i>   | < latin MĒ    |
| fr. <i>soie</i>  | italien <i>seta</i> | espagnol <i>seda</i> | < latin SĒTAM |
| fr. <i>toile</i> | italien <i>tela</i> | espagnol <i>tela</i> | < latin TĒLAM |
| fr. <i>trois</i> | italien <i>tre</i>  | espagnol <i>tres</i> | < latin TR S  |

#### 3.2. Sémantique historique

Caractère plausible de l'évolution sémantique : fr. *tête* n.f. "partie supérieure du corps humain" < latin TĒSTA(M) subst. fém. "coquille ; carapace de tortue ; pot de céramique ; tesson ; crâne" (métaphore, puis synecdoque). Cf. glissements de sens similaires en français familier et argotique : *bille* n.f. "tête", *boule* n.f. "id.", *caillou* n.m. "id.", *crâne* n.m. "id.", etc.

#### 3.3. Témoignage des premières attestations

Manfred Höfler, "Études de datations : état présent et possibilités d'une orientation nouvelle", in : *Actele celui de-al XII-lea Congres internațional de lingvistică și filologie romanică (București, 15-20 aprilie 1968)*, Bucarest, 1970, vol. 1, 987-993.

#### 3.4. Onomasiologie

Pierre Guiraud, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot, 1986<sup>2</sup> [1967<sup>1</sup>] : à partir d'une étude des dénominations des animaux tachetés, réflexion d'ensemble sur les structures sémantico-étymologiques du français.

#### 3.5. Dialectologie

Marie-Guy Boutier, "Une question de génétique : wallon *tchawe-sori* et français *chauve-souris*", *Travaux de linguistique et de philologie* 30 (1992), 7-36 : non pas < CALVAM adj. "chauve" SŌRĪCEM n.f. "souris" (analyse traditionnelle), mais composé N + N : ancien bas francique \*KAWA n.f. "choucas" + latin SŌRĪCEM n.f. "souris", avec attraction paronymique de latin *calvus* et remotivation sémantique subséquente.

#### 3.6. Témoignage des langues génétiquement apparentées

Quand on considère fr. *orage* dans le cadre des langues romanes, on s'aperçoit que ce type lexical existe non seulement en galloroman, mais aussi en romanche et en catalan, avec des sens identiques ou proches. Cette répartition géo-linguistique invite à considérer que *orage* n'est pas un dérivé français (ancien français *ore* n.f. "vent" + suffixe *-age* [< -ĀTĪCU]), mais le représentant héréditaire d'un dérivé \*AURĀTĪCUS non attesté, mais sûrement créé avant 600 en latin vulgaire de la *Galloromania amplissima*.

## 4. Application à l'étymologie de galloroman *cazavec* n.m. "caraco"

### 4.1. Reproduction d'un article à paraître

#### La langue des revues féminines parisiennes du milieu du 19<sup>e</sup> siècle en tant que chaînon intermédiaire entre le russe et les parlers galloromans dialectaux (à propos du type *cazavec* m. "caraco")

(à paraître in : Dahmen (Wolfgang) *et al.* (éd.),  
*Historische Pressesprache. Romanistisches Kolloquium XIX*, Tübingen, Narr)

#### 1. Le problème : un russisme non lexicalisé/lexicographié en français, mais largement attesté dans les dialectes galloromans

Dans sa section dédiée aux éléments d'origine slave, rédigée par Otto Jänicke, le FEW présente un article KATSAVEJKA (20, 38ab [refonte de l'article KATSAVEIKA (ukrainien) de von Wartburg en 2, 514b]), qui regroupe un ensemble d'attestations quasi exclusivement dialectales<sup>4</sup> du type «*cazavec* m. "caraco", se rattachant à russ. *кацавейка* (*kacavéjka*) f. "veste courte doublée de fourrure ou de ouatine" (dp. 1865/1869, SSRLJ). Jänicke relève ce russisme dans les quatre<sup>5</sup> grands domaines qui forment le galloroman : en wallon, en angevin, dans le Centre, marginalement en bourguignon, champenois, lorrain et comtois ; dans la Bresse, en dauphinois, en Suisse romande ; en provençal, en languedocien ; enfin en béarnais. Les attestations les plus anciennes de l'emprunt se localisent en Suisse romande (1875)<sup>6</sup>, dans le Centre (1884)<sup>7</sup>, en béarnais (1887)<sup>8</sup>, en Wallonie (1893)<sup>9</sup> et en comtois (1896)<sup>10</sup>. La carte schématique de la page suivante visualise cette distribution dialectale<sup>11</sup>.

Mais, de façon tout à fait étonnante pour un emprunt attesté aussi largement au plan dialectal, Jänicke ne relève aucun témoignage de ce russisme en français commun. Et, s'il est possible d'améliorer la documentation dialectale de l'article (cf. notre point 7, qui en présente une version à jour<sup>12</sup>), on ne relève en effet aucune trace de ce terme dans la lexicographie française (Ø \**casavec* / \**cazavec* / \**kasavec* / \**kazavec* Moz ; Besch ; Land ; Lar ; Li ; DG ; Rob ; Gay ; Havard). C'est pour cette raison — sans doute trop techniquement lexicographique — que nous avons renoncé à traiter cette famille étymologique dans notre monographie consacrée aux russismes dans les langues romanes standard (Buchi à paraître).

Quelle a donc été la voie de passage de cet emprunt, dont l'origine lointaine (russe) ne fait pas de doute<sup>13</sup> ? Dans la première mouture de l'article du FEW (s.v. KATSAVEIKA), Wartburg fait état d'une suggestion de Haust, son relecteur dévoué (cf. FEW 2, II), selon laquelle l'emprunt serait en rapport avec l'invasion de la France par les forces alliées en 1814, après l'échec de la campagne de Russie de Napoléon, qui se solda par le désastre de la Berezina. Nous ne disposons d'aucune information apte à confirmer ou au contraire à infirmer cette hypothèse, que Jänicke cite telle quelle dans la refonte de l'article. Il nous paraît capital, en revanche, de poser la question du chaînon manquant : il est en effet absolument invraisemblable que les différents parlers dialectaux, dont les

<sup>4</sup>. On relève aussi deux attestations en français régional : d'une part GrCombe, d'autre part la donnée tirée de BrunMskr : cette source, comme nous le communiquons aimablement Marie-Guy Boutier, représente le français régional des Ardennes.

<sup>5</sup>. En comptant le gascon comme langue distincte de l'occitan.

<sup>6</sup>. *Conteur vaudois* (1875), GIMat.

<sup>7</sup>. Tissier, Jean (1884), *Dictionnaire berrichon*, Paris (il est intéressant de noter que vingt ans plus tôt, en 1864, le *Glossaire du Centre de la France* par le comte Jaubert ne mentionne pas le terme).

<sup>8</sup>. Lespy, V./Raymond, P. (1887), *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*, Montpellier.

<sup>9</sup>. Scius, Hubert (1963 [1893]), *Dictionnaire wallon-français*, Malmedy.

<sup>10</sup>. Vautherin, Aug., (1896), *Glossaire du patois de Châtenois*, Belfort.

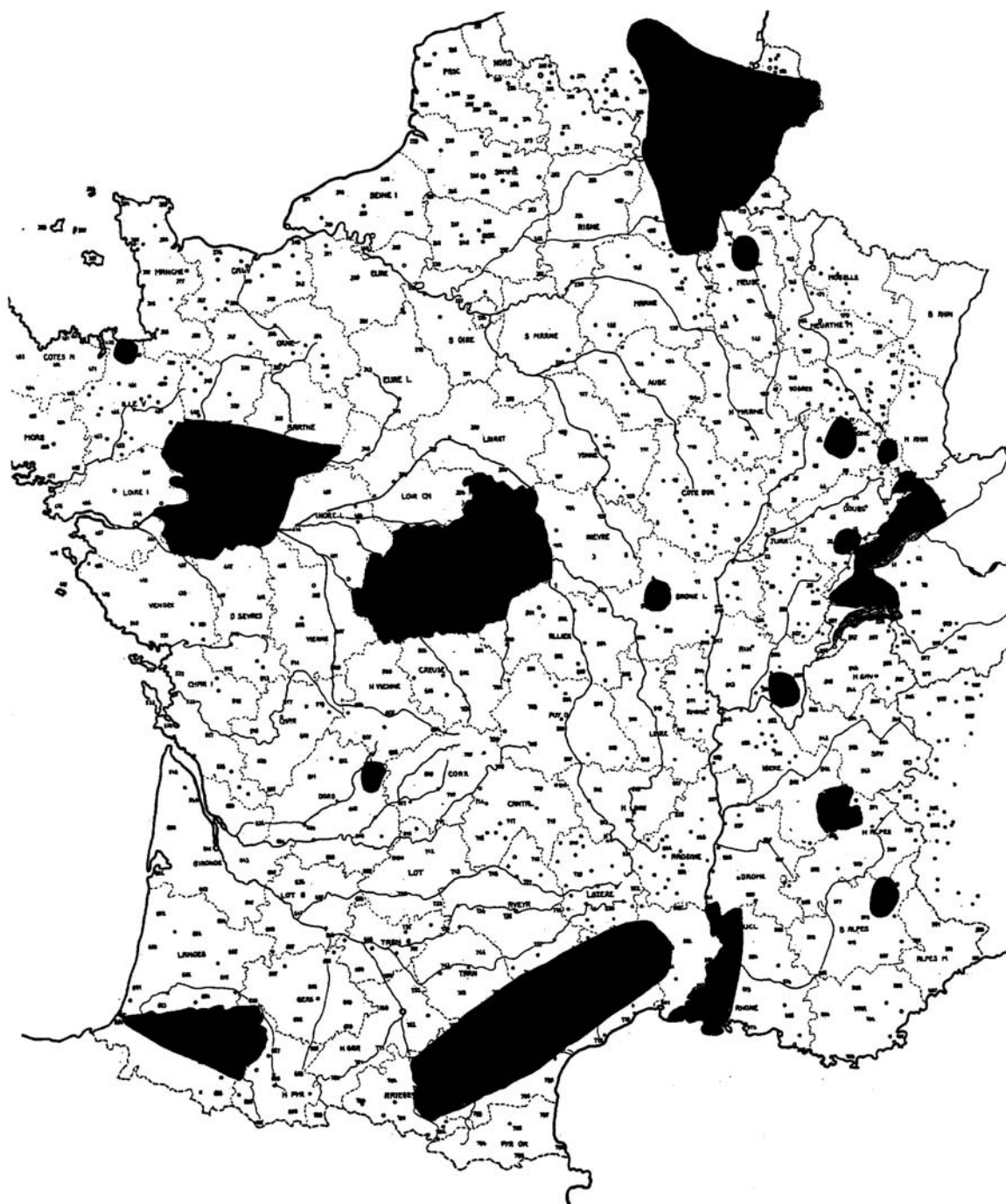
<sup>11</sup>. Cet emprunt se retrouve en dehors de la Galloromania, mais en général seulement dans les dialectes : «quoique *casawè* soit connu dans un assez grand nombre de dialectes d'Europe occidentale, il ne semble pas avoir pénétré dans les langues de culture car les dictionnaires ne le citent pas» (Pée 1953, 485) ; «apparemment originaire de l'Europe orientale [...]. En Occident, de la Norvège au Portugal, la mode en a fait un vêtement exclusivement féminin dont la popularité a été rapide, mais passagère» (Deroy 1956, 174).

<sup>12</sup>. Les abréviations sont celles du FEW ; pour plus de clarté, nous avons ajouté les datations entre parenthèses. Le sigle «GIMat» renvoie aux matériaux tirés des archives du *Glossaire des patois de la Suisse romande*.

<sup>13</sup>. On exclut d'autant plus facilement la proposition du *Dictionnaire liégeois* : «probablement emprunté d'un type rouchi \**cache-avec* (*caché* = chercher)» (Haust 1933) que Haust lui-même semble par la suite avoir accepté l'étymologie slave proposée par le FEW.

Par ailleurs, le fait qu'il s'agisse d'un emprunt n'est pas étonnant en soi : «l'emprunt est particulièrement adapté au sujet : la mode s'inspire de l'étranger, son vocabulaire aussi» (Bouvet 1985, 203).

**Carte schématique de la répartition dialectale du russisme *cazavec* m. "caraco" dans la Galloromania :**



## 2. La solution linguistique

La géolinguistique d'obédience wartburgienne enseigne que dans les cas de ce type, le chaînon intermédiaire ne peut être représenté que par le français, la langue de culture commune aux Wallons, aux Berrichons et aux Gascons. Wartburg relate ainsi sa découverte de ce principe :

«Je tombai sur certains mots comme *brésil*, non pas dans la signification que vous connaissez, mais dans la signification de "viande de bœuf fumé", à cause de la couleur que prend cette viande. Je trouvai ce mot en Normandie et en Lorraine. Il me paraissait impossible que la Normandie eût inventé le mot et que la Lorraine eût inventé le mot également, chaque province à son tour, indépendamment de l'autre, et c'est alors, seulement, à la lumière de pareilles expériences, que je me résolus enfin à ouvrir des dictionnaires français, des dictionnaires de la langue française. Je tombai sur Trévoux, et Trévoux donne le mot *brésil* comme un mot nettement français. Il était évident qu'en Normandie et en Lorraine, ce n'était que le reste d'un vieux mot qui, jadis, couvrait tout le Nord de la France.» (Wartburg 1961, 213.)

Il s'ensuit que dans le cas d'un type galloroman largement répandu dans les dialectes, mais inconnu en français, on n'a d'autre recours que de postuler l'existence, puis la disparition précoce (avant sa fixation dans la lexicographie), de ce type en français. De la même manière, on partira du principe qu'un diatopisme du français bien représenté dans des variétés provinciales éloignées, mais inconnu dans celle de la capitale, aura eu une existence antérieure dans le français parisien. C'est la position adoptée avec raison par A. Goosse à propos de *pistolet* "petit pain rond à croûte lisse", relevé surtout dans le français du Sud-Ouest de la France et de Belgique : «la seule explication vraisemblable que je voie à cette dispersion est la naissance de l'emploi à un endroit d'où il pouvait rayonner vraiment, c'est-à-dire à Paris» (Goosse 2003, 65).

À ce stade de notre étude, nous sommes donc amenée à postuler l'existence, avant 1875 (c'est la date de la première attestation dialectale), de frm. \**ʀcazavecʀ* m. "caraco". Et dans les dialectes galloromans, *ʀcazavecʀ* n'est pas à analyser comme un russisme, mais comme un emprunt au français<sup>14</sup>.

## 3. La solution philologique

Le recours à une forme reconstituée ne se révèle toutefois pas nécessaire : le dépouillement par Monique Coppens d'Eeckenbrugge d'une trentaine de mémoires de licence inédits de l'Université de Louvain publié dans le numéro 16 des *Documents et datations lexicographiques* (DatLex<sup>2</sup> pour le FEW)<sup>15</sup> permet de verser au dossier huit attestations françaises, presque toutes tirées de revues de mode : cinq proviennent du *Moniteur de la mode*<sup>16</sup> (1844 [*casavéika*] ; 1849 [*kasaweika* ; *casaweika*] ; 1850 [*casaweika* ; *casaweick*]) et deux du *Journal des demoiselles*<sup>17</sup> (1849 [*kazaveck*] ; 1850 [*kazaveck*]). Un dernier exemple, tiré d'une traduction de Tourgueniev de 1866, ne relève pas de la même tradition, car le terme y désigne un vêtement typiquement russe, tandis que toutes les autres données françaises et dialectales font référence à un habit connu et porté par les gens (en l'occurrence les femmes) du pays.

L'ensemble de ces données constitue un jalon diachronique important (1844—1850), et cela d'autant plus quand on prend en compte le témoignage muet de la thèse d'A. Greimas (1948), consacrée au vocabulaire vestimentaire de 1830 et basée sur d'importants dépouillements de journaux de mode de l'époque.

## 4. L'interprétation du phénomène à la lumière des données linguistiques et philologiques

On se trouve donc en face d'un phénomène assez particulier : frm. *ʀcazavéikaʀ* f. "caraco" (1844—1850), sa variante masculine (1849) ainsi que la forme évoluée *ʀcazavecʀ* (1849—1850) se rencontrent dans des revues parisiennes de mode du milieu du 19<sup>e</sup> siècle, sans jamais avoir donné lieu à un enregistrement dans la lexicographie. Ce russisme partage ainsi le sort de beaucoup de termes de mode :

<sup>14</sup>. Comme nous le signale Jean-Paul Chauveau, le cas est similaire de celui de frm. *bachlyk* m. "écharpe en filet de laine formant capuchon pour la tête avec des bouts pendants munis de houppes" (1877—1948, FEW 19, 29ab, BAŞLIK [turc ; article à transférer dans la section des matériaux d'origine slave, cf. Buchi à paraître s.v. BAŞLYK]), qui se retrouve dans certains parlers galloromans (cf. FEW 21, 530b et Dondaine 2002, 39).

<sup>15</sup>. Étant donné le type de vocabulaire concerné, les attestations qui nous intéressent proviennent probablement (cf. DatLex<sup>2</sup> 16 pp. XIX-XXI) de deux mémoires de 1966 : M.-A. Lallemand, *Le Vocabulaire de la mode féminine dans des journaux de mode de 1849-50* et — pour la traduction de Tourgueniev — N.-M. Zebrak, *Influence du russe sur le français (1820—1880)*.

<sup>16</sup>. «Le *Moniteur de la Mode*, 1843-1909, qui mériterait à lui seul une monographie. Il avait une édition anglaise et une édition espagnole. Il ne cessa d'augmenter son tirage pour compter 200 000 exemplaires vers 1890» (Sullerot 1966, 142).

<sup>17</sup>. Cette publication n'est pas répertoriée par Sullerot 1966.

«Le vocabulaire de la mode s'observe dans trois principaux types de corpus : les textes spécialisés, comme les revues féminines ou les catalogues, la littérature, le plus souvent romanesque et les dictionnaires. Ces trois corpus donnent des informations différentes. Les mots foisonnent dans les revues. Mais certains, comme créations superflues et éphémères, ne seront jamais lexicalisés (au sens d'"admis dans un dictionnaire") [...]» (Bouverot 1985, 193-194.)

Pourtant, on retrouve des reflets indirects du terme dans les parlers dialectaux des quatre langues galloromanes et, pour ce qui est de la langue d'oïl, dans les trois pays européens où elle est parlée. Force est donc de conclure que l'emprunt a dû mener en français une vie bien moins épisodique que ce que les quelques rares attestations journalistiques de «*cazavec*» à notre disposition donneraient à penser. Dès lors, on peut retracer trois phases dans l'histoire de *cazavec* en galloroman :

**1) Entre 1830 (témoignage muet de Greimas) et 1844 (premier témoignage français) :** le français de Paris emprunte «*cazavec*» (d'abord sous la forme «*cazavéika*») au russe. Assez vite, le terme, ainsi que, sans doute, la chose désignée par lui, disparaissent de l'usage à Paris, où les modes se succèdent rapidement. C'est ce qui explique que la lexicographie du français commun, qui représente largement un décalque du français parisien, n'a pas eu le temps d'enregistrer le russisme. Si ce dernier avait vécu un peu plus longtemps, on se serait attendu, en effet, à le trouver, notamment, en 1867, dans le Larousse du 19<sup>e</sup> siècle, très accueillant en matière de néologismes de tout bord.

**2) À partir de 1844 et en tout cas avant 1875 (premier témoignage dialectal) :** avant d'abandonner la mode de ces espèces de caracos, Paris rediffuse «*cazavec*» au français provincial (français parlé en Wallonie, au Centre de la France, en Suisse romande, en Gascogne, etc.). Ce stade est documenté assez tardivement et pour deux régions seulement : nous ne disposons que d'un témoignage de 1930 pour le français de Franche-Comté et d'un double témoignage, de 1910 et de 1992, pour le français des Ardennes. Toutefois, même en l'absence de toute donnée régionale (après tout, on n'a commencé à décrire le français régional autrement que ponctuellement qu'au courant de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle !), nous aurions été obligée de postuler cet intermédiaire : c'est le français provincial, et non le français parisien, qui est en contact direct (bilinguisme) avec les dialectes galloromans.

**3) Entre 1864 (témoignage muet de Jaubert, cf. n. 4) et 1875 :** certains dialectes galloromans empruntent à leur tour le terme au français provincial, qui l'a conservé mieux que le français central, et le maintiennent. Dans ces parlers dialectaux, «*cazavec*» n'est donc pas à proprement parler un russisme, mais bien un emprunt au français. Et cette dette des parlers dialectaux envers le français pour un terme de mode n'a rien d'étonnant, puisqu'elle ne fait que refléter la situation extra-linguistique : «les vieux costumes ruraux ne sont pas des produits du sol, mais des apports, plus ou moins modifiés, des métropoles» (Dauzat 1941, 127).

En résumé, on est en présence d'un exemple patent de la double «courbe de poursuite» mise en évidence par Dauzat (1906, 203-204)<sup>18</sup> et résumée ainsi par J.-P. Chambon : «les villes innovent (en français), les campagnes reçoivent (en français) et conservent (en patois)» (Chambon 1999, 81-82).

## 5. Le rôle des revues féminines du 19<sup>e</sup> siècle dans la diffusion de *cazavec*

La position charnière qu'occupent les magazines féminins du milieu du 19<sup>e</sup> siècle pour notre connaissance de l'origine du terme «*cazavec*» est indéniable : l'historien de la langue ne dispose que de ce seul type de témoignage pour toucher du doigt le chaînon intermédiaire, français, entre le russe et les dialectes galloromans. Il ne s'ensuit cependant pas forcément de cette unicité de source disponible *a posteriori* que la diffusion du russisme s'est faite par la voie de la presse. Bien au contraire : ce que nous savons de nos sociétés rurales du 19<sup>e</sup> siècle incite plutôt à postuler qu'au moins la microdiffusion (à l'intérieur des aires compactes marquées en noir sur la carte : Wallonie, Languedoc, etc.) de «*cazavec*» s'est faite par voie orale, en suivant, de ville en ville et de bourgade en bourgade, les voies de distribution de la mode.

---

<sup>18</sup>. «Le français s'est d'abord implanté dans les centres urbains et dans les classes riches : modifié sous l'influence du milieu, il constitue ce que j'appellerai le français régional. Ce français régional, qui s'est propagé peu à peu dans les villages et dans les classes rurales, agit à son tour directement sur le patois qu'il modifie, en introduisant dans son sein — à la place des éléments anciens auxquels ils se substituent peu à peu — en première ligne de nouveaux mots, puis de nouvelles formes, de nouvelles tournures syntaxiques.

*Français régional, patois francisé* : tels sont les deux aspects de la question. Le français régional qui, à l'origine, — autant que nous pouvons en juger par de vieilles chansons, de vieilles prières — devait être absolument informe, se rapproche de plus en plus du français de Paris. Comme celui-ci évolue lui-même, l'évolution du français régional peut être représentée par une *courbe de poursuite*. À son tour, le patois se rapproche lui-même peu à peu du français régional, par rapport auquel il décrit une seconde courbe de poursuite» (Dauzat 1906, 203-204).



En revanche, il paraît difficile, voire impossible, de mettre le rayonnement du terme dans son ensemble sur le dos d'une diffusion uniquement orale, car son extension ne dessine pas une seule grande aire, mais de nombreuses aires de petites et de moyennes dimensions. Ainsi, plusieurs macrodialectes (tels le picard, le normand, le poitevin ou l'auvergnat), tout en étant pourvus d'une riche lexicographie de bonne facture<sup>19</sup>, ne connaissent aucun témoignage du russisme. Il nous semble donc que, s'il est probable que la *microdiffusion* du terme a été liée à la distribution du vêtement désigné (voie orale), le caractère non continu des aires où le russisme est représenté invite à mettre sa *macrodiffusion* depuis Paris (en Wallonie, dans le Centre de la France, en Gascogne, etc.) au moins en partie sur le compte de la presse parisienne (transmission écrite avec parachutages régionaux).

Afin de mettre cette hypothèse à l'épreuve, et dans la mesure où le milieu porteur de l'emprunt, compte tenu de son sémantisme, devait être essentiellement féminin, il convient de se poser la question de la réception des revues de mode du 19<sup>e</sup> siècle parmi les femmes de tous les milieux sociaux de la province. Or on sait que «le XIX<sup>e</sup> siècle a vu la croissance d'une prospère industrie du journal féminin» (Lyons 1997, 368)<sup>20</sup>. Et si le lectorat de ces publications était d'abord surtout citadin et bourgeois, on constate une certaine démocratisation progressive :

«Recettes et règles de savoir-vivre se retrouvaient dans les magazines féminins, à côté des pages consacrées à la mode. *Le Journal des dames et des modes*, publié de 1797 à 1837, contenait des gravures et des descriptions de vêtements (pour femme mais aussi pour homme). La relève est prise en 1840 par des revues comme *Le Journal des demoiselles* et *La Toilette de Psyché*. Peu à peu, ces magazines de mode commencent à mordre sur le lectorat populaire (et le mot *femme* finira par remplacer celui de *dame* dans les titres). En 1866, *La Mode illustrée* tirait à 58 000 exemplaires et offrait à la fois de courts textes de fiction, des conseils aux maîtresses de maison et des pages de mode somptueusement illustrées.» (Lyons 1997, 370.)

On sait par ailleurs que la presse féminine publiée à Paris était largement diffusée en province : la carte des soixante villes desservies en 1831 par le *Journal des dames et des modes* couvre presque l'ensemble du territoire national (Sullerot 1966, 100).

Dès lors, on peut tout à fait concevoir qu'un lectorat féminin de province<sup>21</sup> — dont par exemple des couturières<sup>22</sup>, qui pouvaient devenir aussitôt les ambassadrices de l'emprunt autour d'elles — ait pu découvrir le terme «*cazavec*» dans des publications de mode, éventuellement consultées en bibliothèque<sup>23</sup>. Bien évidemment, cela n'empêche pas que d'autres facteurs — sans doute la vente de patrons élaborés à Paris, peut-être aussi le témoignage de commerçants ou d'autres voyageurs venant de la capitale — aient pu contribuer à la diffusion du russisme en province.

<sup>19</sup>. Pour les quatre zones dialectales mentionnées ci-dessus, on pensera par exemple au *Patois de Gondrecourt* (Nord) par E. Cochet («excellent et très riche lexique [p. 87-310]. Représente à peu près le parler de 1870», Wartburg 1934, 35), au *Dictionnaire de patois normand* (1887) par H. Moisy («très riche glossaire», Wartburg 1934, 38), au *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et du Saintonge* (1929—1948) par G. Musset («un des ouvrages lexicaux les plus complets que nous ayons sur un patois galloroman», Wartburg 1934, 50), ou au *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles* (1913—1825) par A. Dauzat («excellent et très riche glossaire», Wartburg 1934, 109).

<sup>20</sup>. Albert 1972 n'aborde pas la presse féminine. Mais cette dernière s'insère dans un mouvement général, et il est intéressant de citer à ce propos d'une part l'évolution des tirages : «de 1836 à 1847 le tirage d'ensemble des quotidiens parisiens passa de 80 000 à 180 000 exemplaires par jour» (Albert 1972, 452 [cf. aussi ci-dessus n. 11]), d'autre part la popularisation progressive de la presse : «sous la monarchie de juillet, déjà, grâce au lent développement de l'instruction dans les classes populaires, les journaux commencèrent à atteindre la petite bourgeoisie et l'élite du monde ouvrier des grandes villes» (ibid. 447).

<sup>21</sup>. «Les historiens qui ont interviewé des femmes de la classe ouvrière sur leur pratique de la lecture avant 1914 ont tous rencontré le même type de réaction. Invitées à se remémorer les lectures de leur vie, les femmes interrogées commencent toujours par dire qu'elles n'avaient jamais eu le temps de lire. [...] Et pourtant, ces femmes d'ouvriers lisaient, comme leurs interviewers l'ont découvert (des magazines, des romans, des recettes, des ouvrages de couture) mais elles persistaient à discréditer ces lectures» (Lyons 1997, 374).

<sup>22</sup>. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, certains des nombreux journaux de mode existants publiaient des «feuilles de patrons, de broderies, confections et lingeries» (Bellanger *et al.* 1969, 290). Pour un descriptif des périodiques français du 19<sup>e</sup> siècle, cf. le site Internet du Centre d'études du 19<sup>e</sup> siècle français Joseph Sablé de l'Université de Toronto (<http://www.chass.utoronto.ca/french/sable>).

<sup>23</sup>. «Pour la consommation extensive de la lecture qui se développait rapidement parmi la classe moyenne, les bibliothèques de prêt étaient le partenaire idéal. Ceux qui, pour des raisons sociales, financières ou locales, n'avaient pas la possibilité de faire partie d'une société de lecture, pouvaient satisfaire là leur besoin de littérature en tous genres pour une motivation et un pouvoir d'achat restreints. Cela concernait en particulier les segments du public, importants en nombre, auxquels l'accès aux sociétés de lecture était systématiquement fermé, alors qu'ils étaient plus que quiconque atteints de la "passion de lire" : les étudiants et les apprentis, les jeunes filles et les femmes [...]» (Wittmann 1997, 359).

## 6. Conclusion

Au terme de cette étude de cas, trois constats nous semblent s'imposer.

Le premier concerne le phénomène des modes linguistiques, qui est d'autant plus apparent ici que notre étude porte sur un terme de la mode : on constate une fois de plus le caractère de conservatoire du français des dialectes galloromans. En effet, les parlers dialectaux ont tendance à conserver longuement la mémoire de lexèmes que le français de Paris s'empresse d'oublier aussi vite qu'il les a lancés. Dans le cas de «*cazavec*», les patois ont visiblement cristallisé une phase qui s'est déroulée très rapidement dans la capitale.

Le second est d'ordre métalexigraphique : la lexicographie dialectale se révèle ici plus fiable — en l'occurrence, moins sélective — que la lexicographie, élaborée essentiellement à Paris, de la langue nationale (qui est pourtant une des meilleures du monde !) : en disparaissant du français commun, puis du français régional, *cazavec* acquiert *ipso facto* droit de cité dans la lexicographie dialectale, qui est d'essence différentielle.

Pour ce qui est de la valeur du témoignage de la langue de la presse, l'exemple de *cazavec* montre clairement son intérêt : on interrogera les journaux édités à Paris des siècles passés non seulement dans le but d'apporter une pierre à l'histoire de la «langue-toit», mais aussi dans celui d'élucider l'histoire des dialectes qui lui sont subordonnés. Ainsi souscrivons-nous donc entièrement à l'opinion défendue par J.-P. Chambon dans le contexte des études sur le français régional : «à date moderne et contemporaine, français (général ou 'régional') et parlers dialectaux participent d'une seule et même histoire lexicale» (Chambon 1999, 82).

## 7. Une version révisée de l'article KATSAVEJKA du FEW

## 8. Références bibliographiques

- Albert, P. (1972), "La presse de la monarchie constitutionnelle", in : Abraham, Pierre/Desné, Roland (éd.), *Manuel d'histoire littéraire de la France, tome IV : 1789—1848*, Paris (Éditions sociales), 446-461.
- Bellanger, Claude *et al.* (1969), *Histoire générale de la presse française, tome II : de 1815 à 1871*, Paris (P.U.F.).
- Bouverot, Danièle (1985), "Le vocabulaire de la mode", in : Antoine, Gérard/Martin, Robert (éd.), *Histoire de la langue française 1880—1914*, Paris (Éditions du CNRS), 193-206.
- Buchi, Eva (à paraître), *Bolchevik, mazout, toundra et les autres : dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes. Inventaire – Histoire – Intégration*, 687 pages.
- Chambon, Jean-Pierre (1999), *Études sur les régionalismes du français, en Auvergne et ailleurs*, Paris (CNRS).
- Dauzat, Albert (1906), *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*, Paris (Champion).
- (1941), *Le Village et le paysan de France*, Paris (Gallimard).
- Deroy, Louis (1956), *L'Emprunt linguistique*, Paris (Les Belles Lettres).
- Dondaine, Colette (2002), *Trésor étymologique des mots de la Franche-Comté*, Strasbourg (Société de Linguistique Romane).
- FEW = Wartburg, Walther von (1922—2002). *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vol., Bonn (Klopp)/Berlin (Teubner)/Bâle (Zbinden).
- Goosse, André (2003), "Ces pistolets pacifiques", *La Revue générale* 5, 59-66.
- Greimas, Algirdas J. (1948), *La Mode en 1830. Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de modes de l'époque*, thèse Paris.
- Haut, Jean (1933), *Dictionnaire liégeois*, Liège (Vaillant-Carmanne).
- Lyons, Martyn (1997), "Les nouveaux lecteurs au XIX<sup>e</sup> siècle : femmes, enfants, ouvriers", in : Cavallo, Guglielmo/Chartier, Roger (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris (Seuil), 365-400.
- Pée, W. (1953), "*Casawè(k)*, un mot qui disparaît ?", *Orbis* 2, 484-488.
- Sullerot, Évelyne, 1966, *Histoire de la presse féminine en France, des origines à 1848*, Paris (Armand Colin).
- Wartburg, Walther von (1934), *Bibliographie des dictionnaires patois*, Paris (Droz).
- (1961), "L'expérience du FEW", in : *Lexicologie et lexicographie françaises et romanes. Orientations et exigences actuelles*, Paris (CNRS), 209-219.
- Wittmann, Reinhard (1997), "Une révolution de la lecture à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ?", in : Cavallo, Guglielmo/Chartier, Roger (éd.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris (Seuil), 331-364.

## 4.2. Historique de la question

### 1) Wartburg 1938 in FEW 2 :

galloroman 「*cazavec*」 (depuis 1887) < **ukrainien** кацавейка (kacavéjka)

[par parallélisme avec roumain *cațaveică*]

«Milieu créateur» : invasion 1814 ?

### 2) Jänicke 1968 in FEW 20 :

galloroman 「*cazavec*」 (depuis 1887) < **russe** кацавейка (kacavéjka)

[et il projette, à tort, cette éymologie sur roumain *cațaveică* !]

«Milieu créateur» : invasion 1814 ?

### 3) Buchi à paraître :

galloroman 「*cazavec*」 (depuis 1860)

< **français provincial** 「*cazavec*」 (\*2<sup>e</sup> moitié 19<sup>e</sup> siècle [documenté seulement à partir de 1910])

< **français général** 「*cazavec*」 (1844—1850)

< **russe** кацавейка (kacavéjka)

«Milieu créateur» : langue des revues féminines